



Fabula / Les Colloques
Politiques de la littérature. Fortunes et infortunes
d'une formule critique

Entre convocation et co-vocalisation : écrire à l'écoute du vivant

Between Invocation and Co-vocalization: Writing Attuned to the Nonhuman

Éric Trudel



Pour citer cet article

Éric Trudel, « Entre convocation et co-vocalisation : écrire à l'écoute du vivant », *Fabula / Les colloques*, « Politiques de la littérature. Fortunes et infortunes d'une formule critique », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document13921.php>, article mis en ligne le 23 Juin 2025, consulté le 06 Juillet 2025

Entre convocation et co-vocalisation : écrire à l'écoute du vivant

Between Invocation and Co-vocalization: Writing Attuned to the Nonhuman

Éric Trudel

Nous ! le vivant, le titre sous lequel s'est tenue à Paris, en septembre 2023, la première édition d'une biennale du vivant visant « l'instauration d'un nouveau rapport¹ » avec le monde naturel, souligne d'emblée le défi que pose l'énonciation – forcément toujours politique – d'un « nous » élargi aux autres qu'humains². Si le point d'exclamation qui suit le pronom marque l'adhésion enthousiaste, la surprise ou même le choc de « nous » découvrir, nous humains, au cœur d'un *commun* qui nous excède³, on devine qu'il tient séparé autant qu'il lie les deux éléments d'un titre ambigu, celui-ci semblant nommer à la fois une relation d'identité *et* un rapport plus trouble de voisinage ou de contiguïté. Après tout, et comme le suggèrent Léna Balaud et Antoine Chopot, « nous » dans ces circonstances « est un autre » (Balaud et Chopot, 2021, p. 233), un assemblage instable où s'entend « un 'ils' qui dit un 'nous', au sein duquel chacun conserve sa singularité » – pour emprunter cette fois à Anne Simon (Simon, 2021, p. 20)⁴. Or si la pleine « prise en compte des non-humains » (Imhoff et Quiros, 2022, p. 102), aujourd'hui terriblement urgente, suppose, comme l'affirment certains, une imagination politique capable de soutenir une « autre idée du collectif » (Balaud et Chopot, 2021, p. 14) et même une façon de « faire peuple autrement » (Imhoff et Quiros, 2022, p. 126), celle-ci ne peut en revanche faire l'impasse sur l'incommensurable que ce « nous » cherche à inclure – qu'il s'agisse d'un animal, d'une plante ou même d'un fleuve. Le langage littéraire, comme le remarque Alexandre Gefen, peut ici nous être utile, s'il constitue « un remède à l'anthropocentrisme en permettant [notre] décentrement radical » (Gefen, 2022, p. 314) et nous pousse à concevoir une « série de réinscriptions de l'homme

¹ Le communiqué de presse de cette biennale peut être consulté en ligne : <https://www.mnhn.fr/system/files/2023-09/CP-Biennale-Nous-Le-vivant.pdf>

² L'expression « non-humains » est aussi fréquemment employée.

³ Ce que note Frédéric Worms, l'un des organisateurs de la biennale : « Le titre [...] peut surprendre, et j'avoue que [...] j'en ai été le premier surpris » (Worms, 2023).

⁴ De même, Marielle Macé rappelle, via Benveniste, que le pronom « nous » est *déjà* « le résultat d'un 'je' qui s'est ouvert (ouvert à ce qu'il n'est pas), qui s'est dilaté, déposé au-dehors » (Macé, 2019, p. 20).

dans la nature » (Bourg et Swaton, 2021, p. 95) ; nul doute, comme Gefen l'affirme encore, que « faire voir autrement, c'est déjà agir politiquement » (Gefen, 2022, p. 17). Peut-être ce même langage a-t-il « la capacité inouïe » – c'est du moins ce qu'espère Simon – « d'exprimer l'indistinction primordiale du vivant » et d'être le « fil sensible » (Simon, 2021, p. 16-17) qui nous relie à lui. Ce qui fait pourtant l'originalité des quelques tentatives auxquelles je m'intéresserai ici brièvement, c'est qu'elles s'engagent à penser la mise en forme d'une invitation lancée au vivant afin qu'il se fasse entendre, se manifeste ou même se représente, et qu'elles se veulent attentives à des êtres menacés « qui réclament si fort aujourd'hui qu'on les traite autrement » (Macé, 2019, p. 100), tout en restant surtout sensibles à la difficulté qu'il y a à leur donner voix sans parler à leur place, sans parler *pour* eux, ou sans prétendre pouvoir simplement les traduire. Bien que circonscrites au monde naturel, ces tentatives s'inscrivent de manière plus générale dans un souci croissant de faire place en littérature à tous ces délaissés restés jusque-là invisibles ou inaudibles – devoir que s'impose l'écrivain à l'écoute⁵ de paroles « minorées » (Gefen, 2023, p. 220) dans l'espoir d'une redistribution et d'une reconfiguration œuvrant à la « 'promotion' démocratique des vies quelconques » (Rancière, 2007, p. 20).

I. *Du souffle dans les mots*, ouvrage publié en 2015 par un « parlement sensible » où trente écrivains « s'engage[ai]ent pour le climat⁶ », réinvestit la forme du discours parlementaire avec la conviction que le XXI^e siècle « sera écologique ou ne sera pas » (Deguy, 2015, p. 140)⁷ dans le but de mobiliser « littéralement [...] le langage *en action* » pour ainsi défendre « tous les états du monde [...] *autant qu'on peut le faire poétiquement* » (Gouttebaron, 2015, p. 12)⁸. Mais il ne s'agit encore ici, en souhaitant faire entendre à l'Assemblée nationale une parole qui « s'oppose » (Gouttebaron, 2015, p. 12), que de parler au nom du vivant et donc, comme le regrette Nicole Caligaris dans sa contribution au volume, toujours depuis « notre langue » ; situation paradoxale qui fait de ces orateurs, et plus largement de l'humanité entière, autant de « consuls ivres, lisant de façon erronée les signes

⁵ On verra à ce sujet l'ouvrage de Maud Lecacheur, *Une littérature de l'écoute. Collectes de voix de Georges Perec à Olivia Rosenthal*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, coll. « Lire au présent », 2024.

⁶ Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage : *Du souffle dans les mots. 30 écrivains s'engagent pour le climat*.

⁷ La formule a souvent été utilisée, et même par Emmanuel Macron qui promettait en 2022 qu'un second quinquennat serait écologique ou ne serait pas. Michel Deguy, qui reprend à son tour cette variation d'une « annonce aphoristique prêtée à Malraux », écrit : « éc_o_l_o_g_i_q_u_e ».

⁸ On notera la discrète réserve (« autant qu'on peut le faire poétiquement ») qui laisse déjà redouter une large part d'impuissance. On sera ainsi tenté de répondre avec pessimisme à la question que pose l'ouvrage en quatrième de couverture : « Que peuvent les mots », et tout particulièrement la littérature, « face aux désastres annoncés ? ». Pas grand-chose, peut-être. Autres exemples : tout en reconnaissant que « le moment est venu » d'agir, Pierre Bergounioux, lucide, admet : « je n'ai pas la réponse », et, s'étant déclaré impuissant, renvoie à d'hypothétiques « états généraux de [...] de la Terre » à qui il reviendra de légiférer (Bergounioux, 2015, p. 36). De même si la fiction, pour Olivia Rosenthal, permet de « combattre », son texte se clôt sur un appel à un « vous » spécifique et hors de la littérature – « exclusivement » ceux dont la voix occupe « le terrain médiatique, se font voir et entendre » – à faire, « enfin, de la politique » (Rosenthal, 2015, p. 266 et 271).

qu'émet le monde » et hélas encore incapables d'admettre la réalité de notre « relation [sensible] au corps terrestre » (Caligaris, 2015, p. 86-88). Seuls Frédéric Boyer et Éric Chevillard osent imaginer dans ce collectif une adresse non humaine afin de laisser « plutôt parler les muets⁹ » : Boyer en destinataire, et nous tous avec lui, d'un vibrant réquisitoire de la Terre mourante (« je vois bien qu'il n'y aura bientôt plus grand chose de moi¹⁰ », Boyer, 2015, p. 45) ; Chevillard en empruntant la voix d'un « émissaire » du monde animal, « venu rugir, barrir, ululer à cette tribune » (Chevillard, 2015, p. 106). Si l'un comme l'autre s'en remettent à la prosoposée – figure par laquelle on prête parole à ce qui, croit-on, ne peut la prendre, figure empruntée devant un mutisme qui « indispose¹¹ » – celle-ci se révèle finalement à peu près inutile : les deux textes en effet ne peuvent que constater, en conclusion, l'inévitable mésentente et l'impossibilité pour l'*autre*, pourtant convoqué, de se faire entendre. Tout se passe donc comme si l'écrivain désavouait *in fine* une stratégie rhétorique par laquelle la parole donnée est une parole imposée, dans une adresse à soi-même (ce n'est pas « le monde vivant qui me parle, c'est moi qui me parle à moi-même », Zhong Mengual, p. 95) ; chez Boyer la Terre reproche à l'homme d'avoir été « depuis toujours voilée/à [s]on esprit » (Boyer, 2015, p. 58) ; l'orateur de Chevillard, découragé, déclare quant à lui :

Comment pourrais-je me faire entendre [...] et qu'allez-vous comprendre ? J'aurais [...] sans doute dû me présenter là devant vous, [...] simplement, et hurler à la mort (Chevillard, 2015, p. 108).

II. C'est précisément pour nous extraire de la « solitude » d'un tel solipsisme et nous « oblig[er] à l'écoute », pour ouvrir le *demos* à la vie qui l'excède et convier « les muets au dire, les silencieux à la parole » que Camille de Toledo parraine le projet collectif d'« auditions » d'un parlement de Loire, dont on lit la « mise en récit » dans *Le Fleuve qui voulait écrire* (de Toledo, 2021, p. 8). Or ce recours à une forme précise, l'audition (comme l'était la forme-discours réinvestie dans l'exemple précédent), et son retravail – dont l'horizon promet la représentation politique « d'une nature [...] sufragette » faite de nouveaux sujets « particip[ant] à la vie commune » (*ibid.*, p. 8 et 13) – ne constituent peut-être que l'un des versants d'un désir plus vaste, celui d'une « écriture du monde » (*ibid.*, p. 9) dont la justesse et la justice reposent sur un effort *vertigineux* de traduction dans le but d'étendre les possibilités énonciatives – et même narratives – à l'ensemble des êtres du monde¹². Dans son *Histoire du vertige* parue en 2024, de Toledo insiste en effet sur l'importance d'adopter « la perspective

⁹ Comme l'écrit Jacques Gamblin (Gamblin, 2015, p. 193).

¹⁰ Le Conseil régional des jeunes d'Île-de-France, qui signe le tout dernier texte, cède lui aussi brièvement la parole à la Terre (« On commence quand? », p. 309-317).

¹¹ « S'il y a prosopopée, c'est sans doute parce que l'absence ne convient pas. Qu'elle indispose » (Clément, 2012, p. 37).

¹² De Toledo participe en cela à un mouvement plus large auquel s'intéresse Frédérique Aït-Touati (Aït-Touati, 2019, p. 5).

du traducteur » (de Toledo, 2024, p. 29) pour réaffirmer, penser, et « panser » (*ibid.*, p. 30) notre lien au vivant. C'est le traducteur qui, selon l'écrivain, offre le modèle en quelque sorte intenable d'un agent parvenant à se glisser *entre* nous et « nous », vivant « dans et avec ces entrelacements » (*ibid.*, p. 187), comme une « voix-sentinelle » (*ibid.*, p. 20) déterminée à faire place, dans la langue, « aux voix au-delà des voix humaines » (*ibid.*, p. 26) : celles, animales et végétales, jusque-là condamnées au silence. Tâche sans doute impossible ou invraisemblable, et de Toledo avoue, on n'en sera pas surpris, « n'avoir pas assez de foi en la langue » (*ibid.*, p. 100) pour se convaincre que traduire le monde vivant puisse permettre d'éviter entièrement de le *trahir*. Tâche néanmoins nécessaire, à laquelle il faut au moins s'essayer, qui impose de se « délie[r] de toute hauteur » (*ibid.*, p. 72), de faire preuve d'une rare modestie sémiotique, et de s'exposer au « vertige qui nous prend lorsque l'emprise de nos langages s'érode » (*ibid.*, p. 79). C'est en faisant sienne cette condition vertigineuse, où s'éprouve simultanément « la perte du sentiment de soi » et une troublante « communion avec l'entour » (un mode de relation au monde que l'on pourrait aussi nommer, en empruntant le terme au philosophe Hartmut Rosa, la « résonance¹³ »), que le traducteur peut (comme nous le pouvons tous) espérer se déprendre de « la fiction qu'est le sujet politique séparé » (*ibid.*, p. 140). Si, pour de Toledo, l'écrivain s'engage par l'écriture à l'écoute et dans l'écoute « des sons du monde » (de Toledo, 2021, p. 11) , il fait l'expérience de ce vertige « sans trop croire » à sa langue propre, mais en sachant tout de même que la parole reste « le cœur de [sa] responsabilité » à chaque fois qu'il invite les « vies qui parlent » (de Toledo, 2021, p. 15) à parler avec lui.

III. Dans *Nos cabanes* (2019), Marielle Macé – qui s'intéresse depuis quelques années, et dans le prolongement d'une réflexion inaugurée avec *Façons de lire, manière d'être* (2011) et poursuivie dans *Styles : critique de nos formes de vie* (2016), aux dispositions sensibles et aux pratiques à travers lesquelles s'inventent « des façons de vivre dans un monde abîmé » (Macé, 2019, p. 39) – plaide elle aussi d'emblée pour « un parlement élargi » (Macé, 2019, p. 69), et insiste sur les liens à rétablir avec le vivant, en résistant pourtant au désir de lui « donner voix » trop aisément et ainsi risquer de transformer « des sujets tout autres en nos semblables » (Macé, 2019, p. 109)¹⁴. Cette même mise en garde est reprise dans *Une pluie d'oiseaux* (2022), quand l'essayiste rappelle que les autres qu'humains,

¹³ Pour Rosa, « le mutisme du monde est la peur fondamentale de la modernité » et cette dernière a perdu la capacité de se laisser interpellé par lui. Rosa ajoute qu'« on ne peut parler de résonance que dans le cas où et au moment où une réponse propre et active résulte de ce contact [avec le monde] » (Rosa, 2020, p. 38 et 43).

¹⁴ Rappelons qu'un tel élargissement, chez de Toledo comme chez Macé, s'inscrit dans le sillage de la théorie de l'acteur-réseau et tout particulièrement en écho au « parlement des choses » que proposait Bruno Latour afin d'étendre les privilèges de la représentation (Latour, 2018).

on a tôt fait de les convoquer [...], de les faire parler, mais il y a des échanges que nous ne devons pas croire avoir, et cela ne nous engage que davantage quant à ce que l'on fait en faisant la parole (Macé, 2022, p. 351).

Convoquer le monde vivant et « l'inviter à comparaître » (Macé, 2019, p. 79) ne suffit donc pas. S'engager véritablement à l'écoute d'un « monde dont nous crevons d'être déliés » (Macé, 2021, §15), s'engager à « prêter l'oreille, discerner, entendre quelque chose non-parler » (Macé, 2019, p. 100) reste lié selon Macé, d'abord et avant tout, à une hésitation, à l'épreuve d'une difficulté ou même d'un *vertige* – pour risquer ici l'analogie avec ce qu'évoquait de Toledo – devant ce qui ne fait pas (encore) sens. Le poème¹⁵, parce qu'il ne vise pas « la levée complète des malentendus » (Macé, 2022, p. 357), parce qu'il ne se hâte pas répondre ou de traduire (tout en souhaitant le faire), mais se montre au contraire capable d'un « tact et [d']une patience syntaxique » (Macé, 2022, p. 378), capable de se suspendre et de donner forme à un « moment d'instabilité où l'on ne sait pas trop quelles relations il convient d'entretenir avec ces autres formes de vie » (Macé, 2019, p. 109-110), peut rendre compte du non-humain avec une certaine justesse, et muer le désarroi en une « opportunité relationnelle » (Pierron, 2021, p. 150). Et malgré tout, il s'agit bien de *faire* quelque chose, et l'approche adoptée par Macé ne souhaite pas se limiter, soulignons-le, à une simple écoute, ni même à un geste de réparation tentant uniquement de « prendre soin de ce qui se murmure » (Macé, 2019, p. 47) en demeurant aveugle à toute autre visée politique¹⁶. Car « écouter le monde vivant, ce ne sera pas simplement se taire, ce n'est pas assez » (Macé, 2021, §22) comme elle le remarque encore, et une pratique de parole « bien plus engagée » (*ibid.*, §11) reste nécessaire afin de « parler [cette] écoute » (Macé, 2022, p. 370) ; c'est d'ailleurs là tout l'enjeu du poème, et son impératif, car il faut urgemment, pour « nous » tous, imaginer des formes et des dispositifs afin « que se dise un monde de sens vraiment partagé » (Macé, 2022, p. 376). Ainsi peut-on mieux comprendre cette définition :

Poète [...] est celui qui engagera sa propre langue dans l'écoute. Qui sait qu'entendre, et en répondre, nous ne saurons le faire que depuis notre site de parole [...] à nous (Macé, 2022, p. 366).

On voit bien que la portée « écopolitique » du poème (Macé, 2019, p. 101), sa singulière expertise et sa justesse, tout particulièrement *maintenant*, face à

¹⁵ Même si Macé travaille à partir de quelques poètes et poèmes spécifiques, c'est bien *du* poème plus généralement qu'il est toujours ici question, comme si la poésie avait en essence le singulier pouvoir de renouer avec le monde naturel. Le critique Jean-Claude Pinson évoque, lui, un « pacte pastoral » immémorial dont la poésie serait garante; affirmation dont l'essentialisme est encore plus appuyé (Pinson, 2020, p. 10).

¹⁶ Alexandre Gefen souligne combien l'approche réparatrice, dans son souci de préserver, de conserver, travaille à l'opposé d'une « transformation du monde » révolutionnaire ; à travers ce geste de réparation, le potentiel politique de la littérature s'« émousse » (Gefen, 2023, p. 221-222).

l'effondrement du vivant dont nous sommes tous les témoins effarés¹⁷, tiennent à sa manière de répondre *de* son écoute (plutôt que de répondre *à*), d'en répondre, de s'en montrer responsable justement dans la mise en forme¹⁸, la mise en parole de dispositifs nous offrant la chance – pour rappeler ici le souhait de Camille de Toledo – d'une écriture du monde.

Le poème semble donc pour Macé garant d'un difficile être ensemble et d'une écologie de la parole qui ne s'exagère pas l'agentivité des êtres qui nous entourent (et ce malgré ce qu'elle estime être « une fraternité concrète entre les vivants », Macé, 2022, p. 365). Mais pour parvenir à concevoir ou même simplement pour pouvoir *dire* ces alliances interespèces encore à construire par la parole¹⁹, ces liens singuliers qui ne prétendent pas à la réciprocité ou au dialogue, ces liens, donc, qui à la fois séparent et conjoignent, Macé mobilise deux verbes où s'exerce la pression d'un seule préposition – « avec²⁰ » – verbes dont elle offre une redéfinition qui n'est pas sans conséquences politiques : *converser* et *conspirer*. En rappelant d'abord, dans *Une pluie d'oiseaux*, l'étymologie latine de « converser » (*con-versari*, c'est-à-dire se trouver avec, fréquenter), Macé oppose ce premier verbe à l'espoir d'une communication pleine et complète avec le monde autre qu'humain (ou à sa traduction), et insiste plutôt sur une manière de côtoiement actif :

Converser donc : vivre avec. Pas forcément parler avec, mais à la fois moins, et plus : cohabiter, et dans cette cohabitation *verser* de la parole (Macé, 2022, p. 355, je souligne)

On pourra vouloir entendre ce verbe, « verser » de la parole (et cela même si Macé ne le fait jamais explicitement), au sens de versifier, de faire des vers, et le poème est encore une fois l'exemple par excellence, pour elle, de cette capacité à ne pas se hâter vers le sens, à se tenir dans le monde sans que celui-ci nous soit entièrement disponible, « sans croire s'entendre tout à fait » avec lui (Macé, 2022, p. 361). Dans *Respire* (2024), un petit ouvrage écrit lors du confinement et, plus généralement, dans les temps « irrespirables » (Macé, 2024, p. 43) qui sont les nôtres, Macé poursuit cette idée d'un voisinage et d'un « échange permanent avec le dehors » (*ibid.*, p. 67) en s'intéressant cette fois à la respiration, acte simultanément individuel et collectif à travers duquel s'affirme et se réaffirme sans cesse cette vérité que nous vivons tous « prépositionnellement » (*ibid.*, p. 52). Reconnaître que la respiration œuvre à notre « déséparation » (*ibid.*, p. 79), comme le conçoit Macé,

¹⁷ « Il faut reconnaître cette expertise et cette justesse au poème en plein désastre écologique : il ne veut pas parler des choses de la nature, il ne croit pas pouvoir les laisser parler d'elles-mêmes [...] ; il veut parler-d'elles-avec-elles-et-parmi... » (Macé, 2021, §30).

¹⁸ Macé affirme nos « responsabilités de parlants » (Macé, 2022, p. 353).

¹⁹ « L'élargissement radical [...] des ententes à construire, voilà le point vif » (Macé, 2019, p. 77).

²⁰ « 'Avec' est sans aucun doute la préposition préférée aujourd'hui, celle qu'on voudrait tant pouvoir prononcer, le plus souvent possible » (Macé, 2022, p. 355).

c'est aussi comprendre qu'elle est toujours co-respiration, qu'elle consiste à faire l'expérience de la porosité du vivant, quand « nous respirons le dehors et [que] le dehors nous respire » (*ibid.*, p. 48). Plus encore qu'un vivre-avec défendu dans les ouvrages précédents s'affirme donc, dans ce plus récent petit texte, un véritable *entre-vivre*, quand « ça s'entre-pénètre [...] et s'entre-vit » (*ibid.*, p. 51), où vient *presque* se dissoudre l'opposition, évoquée en introduction de cet article, entre nous et « nous ». Macé le suggère d'ailleurs dans une formule riche d'ambiguïté : « ça respire en moi, dans moi s'élargissant et m'élargissant » (*ibid.*, p. 62)²¹. Cette respiration qui est co-respiration, l'essayiste ne résiste pas à la tentation d'en faire, par glissement, aussi une *conspiration*, en notant simplement : « respirer avec : 'conspirer' *si l'on veut* » (p. 12, je souligne). Se pose ici, à mon sens, un double problème. D'une part, en réimaginant (ou rêvant) le lien avec le monde vivant non plus sous forme de côtoiement ou de vivre avec, mais désormais en tant que porosité, Macé vient légèrement infléchir ce qui faisait auparavant l'expertise du poème, c'est-à-dire sa capacité à soutenir la difficulté inévitable d'être réellement *avec*, en présence des autres qu'humains. Dans *Respire*, c'est en effet la parole elle-même qui se trouve soudain « trempée de réel » (*ibid.*, p. 105), comme si – j'exagère sans doute un peu injustement, mais à dessein – toute possibilité de mésentente avec le monde était désormais écartée. D'autre part, « faire sonner autrement » (*ibid.*, p. 85) le verbe « conspirer », désormais défini sans antagonisme véritable ou identifiable et non plus compris comme un geste visant à renverser un pouvoir établi²², suggérer que conspirer c'est d'abord « respirer l'un avec l'autre, et respirer l'un de l'autre » (*ibid.*, p. 80), que c'est « partager un souffle » (*ibid.*, p. 86), risque d'en diminuer très considérablement l'effectivité politique.

Cette démonstration, cette conviction et cette ambition admirables de Macé quant aux pouvoirs du poème, comme du reste l'est la pédagogie du vertige défendue par de Toledo, ouvrent indéniablement des brèches au possible, une perspective bienvenue en notre temps désastré, alors que le désespoir nous emmure. Y adhérer entièrement requerra tout de même une foi profonde en la littérature, en sa puissance, même lorsque celle-ci se présentent plus humblement sous les traits du trouble, de l'entente et de l'écoute²³. Et sans doute pourra-t-on ressentir devant ces efforts quelque chose de l'ordre d'une « gêne²⁴ », et être tenté d'adopter la réserve

²¹ Ce qui en moi s'élargit et me pousse au-delà de moi, c'est à la fois moi « m'élargissant », et ce n'est pas ou ce n'est plus moi (car le pronom précédant le verbe peut être lu à la fois comme pronom pronominal et pronom objet direct).

²² Macé signale bien sûr cette acception du verbe, mais un peu dédaigneusement : « comploter, changer la vie *dans son coin* » (Macé, 2024, p. 81, je souligne).

²³ Le travail théâtral de Frédérique Aït-Touati offre ici un contraste intéressant : si le « laboratoire » scénique qu'est son « théâtre des négociations » affronte lui aussi les difficultés que posent la représentation et l'énonciation des autres qu'humains et souhaite « donner [une] voix, une autorité et une souveraineté à ce qui n'en a pas », il est notable qu'il le fait en termes de *pouvoir*, et en n'hésitant pas à s'en remettre à la prosopopée : « ...faire parler des êtres qui ne parlent pas, c'est l'un des pouvoir du théâtre, grâce à la prosopopée qui permet l'apparition... » (Aït-Touati, 2019, §3).

d'un Jean-François Hamel qui, dans sa critique des précédents travaux de Macé, regrettait le « statut d'exception » accordé à la littérature, dont la force émancipatrice – en modelant d'autres manières de vivre – ne semble tenir qu'à sa seule singularité, laquelle s'offre « sous la forme d'une sidération [...], d'une interruption » (Hamel, 2015, p. 93 et 104) du cours de la vie et du monde, aux dépens de leur immédiate et concrète *transformation*²⁵. S'il est possible et sans doute nécessaire de s'interroger sur le rôle *réel* que peuvent jouer ces deux figures – traducteur ou poète – dans l'élaboration en cours, aujourd'hui, d'une politique du vivant, on reconnaîtra néanmoins que les réflexions voisines de Camille de Toledo et de Marielle Macé ont l'ambition d'esquisser, de manière parfois un peu abstraite, les contours d'une politique de l'écriture du vivant, dans la mesure où l'un et l'autre œuvrent à faire advenir un partage inédit des voix, plus ample et plus juste, en nous enjoignant d'entendre « ce qui respire au fond de la parole » (Macé, 2023, p. 114) quand elle se veut l'un des modes d'un vivre-avec le monde. Il est moins sûr que de prêter ainsi profondément l'oreille suffise, comme l'espère Macé, à y puiser le sentiment d'une « fraternité » (*ibid.*, p. 114), celle nous reliant tous, nous, le vivant.

²⁴ On verra la recension de Morgane Kieffer, laquelle souligne très justement le risque d'un « glissement par lequel se fait l'absorption définitive [...] de la politique par l'abstraction » (Kieffer, 2019).

²⁵ C'est d'ailleurs exactement la critique assez sévère qui est souvent faite des thèses et des positions de ces penseurs du vivant. Pour un exemple tranchant, mais tonique, de cette dénonciation d'une dépolitisation dont seraient responsables les penseurs du vivant, on verra l'article de Frédéric Lordon, « Pleurnicher le Vivant » (Lordon, 2021), et l'ouvrage récent de Vincent Rigoulet et Alexandra Bidet, *Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant* (2023).

BIBLIOGRAPHIE

AÏT-TOUATI Frédérique, « Récits de la Terre », *Critique* 860/861, 2019, p. 5-16.

AÏT-TOUTI Frédérique, « *Le Théâtre des négociations*, un laboratoire à ciel ouvert », *Théâtre. Revue en ligne consacrée au théâtre et aux arts de la scène*, en ligne, consulté le 19 avril 2025 : <https://www.thaetre.com/2019/07/02/le-theatre-des-negociations/3/>.

BALAUD Léna et CHOPOT Antoine, *Nous ne sommes pas seuls. Politiques des soulèvements terrestres*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2021.

BERGOUNIOUX Pierre, « L'Approche des cigales », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 24-36.

BOURG Dominique et SWATON Sophie, *Primauté du vivant. Essai sur le pensable*, Paris, PUF, 2021.

BOYER Frédéric, « De son extinction. Discours d'adieu », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 44-60.

CALIGARIS Nicole, « Je ne parlerai pas du ciel », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 83-90.

CHEVILLARD Éric, « Rapport parlementaire », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 102-108.

CLÉMENT Bruno, *La Voix verticale*, Paris, Belin, coll. « L'Extrême contemporain », 2012.

DEGUY Michel, « Climats », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 128-140.

GAMBLIN Jacques, « Mon climat », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 182-197.

GEFEN Alexandre, *La Littérature est une affaire politique*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2022.

GEFEN Alexandre, « La Réparation au prisme des débats sur l'universel », dans LAARMANN Mario, NDÉ FONGANG Clément, SEEMANN Carla et VORDERMAYER Laura (dir.), *Reparation, Restitution, and the Politics of Memory*, Berlin, De Gruyter, coll. « Beyond Universalism/Partager l'universel », 2023, p. 217-223.

GOUTTEBARON Sylvie, « Le Parlement sensible », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 11-14.

HAMEL Jean-François, « Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton », *Tangence*, n°107, 2015, p. 89-107.

IMHOFF Aliocha et QUIROS Kantuta, *Qui parle ? (pour les non-humains)*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 2022.

KIEFFER Morgane, « Des grottes, des cabanes : l'enthousiasme et la gêne », *Diakritic*, 12 juin 2019, en ligne, consulté le 19 avril 2025 : <https://diacritik.com/2019/06/12/des-grottes-des-cabanes-lenthousiasme-et-la-gene-lionel-ruffel-marielle-mace/>.

LATOURE Bruno, « Esquisse d'un parlement des choses », *Écologie & Politique*, n°56, 2018, p. 47-64.

LECACHEUR Maud, *Une littérature de l'écoute : collectes de voix et Georges Perec à Oliva Rosenthal*, Saint-Étienne, Presses Universitaires de Saint-Étienne, coll. « Lire au présent », 2024.

LORDON Frédéric, « Pleurnicher le Vivant », *Le Monde diplomatique*, 29 septembre 2021. En ligne sur *Les Blogs du « Diplo »*, consulté le 19 avril 2025 : <https://blog.mondediplo.net/pleurnicher-le-vivant>.

MACÉ Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf essais », 2011.

MACÉ Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf essais », 2016.

MACÉ Marielle, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019.

MACÉ Marielle, *Une pluie d'oiseaux*, Paris, Éditions Corti, coll. « Bibliophilia », 2022.

MACÉ Marielle, « Parole et pollution », *AOC*, 29 janvier 2021, en ligne, consulté le 19 avril 2025 : <https://aoc.media/opinion/2021/01/28/parole-et-pollution/>.

MACÉ Marielle, *Respire*, Lagrasse, Verdier, 2023.

PIERRON Jean-Philippe, *Je est un nous. Enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*, Arles, Actes Sud, coll. « Monde sauvage », 2021.

PINSON Jean-Claude, *Pastoral. De la poésie comme écologie*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Recueil », 2020.

RANCIÈRE Jacques, *Politiques de la littérature*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2007.

RIGOULET Vincent et BIDET Alexandra, *Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant*, Vulaines sur Seine, Éditions du Croquant, coll. « Détox », 2023.

ROSA Harmut, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, coll. « Théorie critique », 2020.

ROSENTHAL Olivia, « Le Climat n'est pas bon », dans PATRIARCA Éliane (dir.), *Du souffle dans les mots. Parlement sensible : 30 écrivains s'engagent pour le climat*, Paris, Arthaud, coll. « Écologie », 2015, p. 266-271.

SIMON Anne, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, coll. « Tête nue », 2021.

TOLEDO Camille de, *Le Fleuve qui voulait écrire. Les auditions du parlement de Loire* (mise en récit par C. de Toledo), Paris, Manuella Éditions/Les Liens qui libèrent, 2021.

TOLEDO Camille de, *Une histoire du vertige*, Lagrasse, Verdier, 2023.

WORMS Frédéric, « 'Nous! Le vivant' Qu'est-ce à dire? », *Libération*, 15 septembre 2023. En ligne, consulté le 19 avril 2025 : https://www.liberation.fr/forums/nous-le-vivant-quest-ce-a-dire-20230915_E5VASJ2H4JCSTNFDLH2TCPNWOE/.

ZHONG MENGUAL Estelle, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 2021.

PLAN

AUTEUR

Éric Trudel

[Voir ses autres contributions](#)

Bard College, trudel@bard.edu